est tout blanc, ainsi que le scapulaire, la cape et le manteau. Il ne manque aux moines de la Merci que la croix rouge pour ressembler aux templiers. Elle se trouve remplacée sur le scapulaire par les armoiries de l'ordre, dont l'écu porte une croix d'or et trois bandes en pal du même métal, sur un champ de gueules.

Lorsque saint Pierre de Nolasque, gentilhomme languedocien, fonda l'ordre de la Merci en 1223, les chevaliers étaient laïques; ils n'embrassèrent que plus tard l'état ecclésiastique, conservant le privilége de ceindre l'épée [1] et de prendre part à tous les délassements licites des laïques, en dédommagement des rudes épreuves qu'ils avaient à subir pour le rachat des captifs.

Ce bon commandeur m'avait pris en amitié; après les dames, j'étais l'objet spécial de ses attentions dans toutes nos réunions. Sensible à de telles marques d'affection, je ne saurais parler de Mellado sans lui consacrer une ligne qui rappelle mes sentiments de gratitude à son égard.

La société est fort triste à Guanaxuato. Les hommes se voient entre eux pour leurs affaires, et les dames se bornent aux visites d'étiquette; elles ne sortent que pour aller à la messe et à la promenade si elles ont équipage. Il fallait tout l'entrain du commandeur pour en attirer quelques-unes à Mellado.

Les habitants de cette ville passent dans tout le Mexique pour grossiers et intraitables; mais ce jugement me paraît beaucoup trop sévère. S'il est vrai que quelques-uns manquent d'usage du monde, il est certain aussi qu'on retrouve en eux des qualités, des vertus même qu'une juste critique ne doit point taire. J'ai remarqué, par exemple, que s'ils se livrent plus difficilement aux nouveaux venus que les Mexicains et les Moréliens, ils sont en général plus francs dans leurs paroles, plus complaisants, plus serviables avec leurs amis. Le barreau de cette ville, qui est un des premiers du pays par son savoir, en est aussi le plus moral peut-être pour sa droiture dans la direction des affaires; les magistrats qui composent les tribunaux sont assidus à leurs devoirs et plus consciencieux dans l'application de la loi que ne le sont ordinairement ceux de la province; enfin, les habitants de Guanaxuato ont encore une vertu qui les met au premier rang parmi les Mexicains, c'est l'amour de la famille. Nulle part je n'ai vu les mères plus tendres, plus soigneuses de leurs enfants, ni les pères plus attentifs à prévenir leurs besoins et à leur complaire en toutes choses. Au reste, le caractère de ces enfants est si aimable, qu'ils abusent bien rarement des bontés qu'on a pour eux.

J'ai eu les relations les plus agréables avec M. Muñoz Ledo, qui fut gouverneur de l'État sous la présidence d'Arista, et qui est rentré depuis dans la vie privée : il a conquis l'estime de tous par ses manières, son instruction, son intelligence et ses vertus. Certes, jamais Guanaxuato n'a eu à la tête de son gouvernement un magistrat plus éclairé, un administrateur

[1] Ils ne portent plus l'épée depuis longtemps.

plus désintéressé. Le nom de Muñoz Ledo figurera dignement à côté de celui de Cortazar, dont on vénère la mémoire.

Parmi les dames de la ville, j'en connais plusieurs qui, riches de patrimoine, sont la Providence des malheureux. Quand la fortune est aussi bien employée, Dieu peut la décupler sans faire naître l'envie; loin de là, les pauvres s'en réjouissent, car ils comprennent que leur part en sera plus large.

Guanaxuato n'a pour se soutenir que son commerce intérieur; il est fort actif en temps de *bonanza*. Les ouvriers des mines et des usines gagnent beaucoup, et dépensent le dimanche tout ce qu'ils ont reçu dans la semaine; tandis que les actionnaires, croyant la fortune enchaînée pour toujours, affichent un luxe effréné, et achètent sans calculer[1]. De manière que quand le bon temps est passé, ce sont les marchands qui jouissent du bénéfice des mines; les ouvriers, et souvent même les maîtres, se trouvent aussi pauvres qu'auparavant. Plusieurs actionnaires qui ont perçu un million et demi de piastres de 1843 à 1852 se sont déjà ruinés, sans avoir cependant ni vécu avec éclat ni fait de bien à personne. La négligence, le désordre, le jeu, absorbaient des dividendes de dix mille piastres par semaine!

Ce sont les mines du district minéral de la Luz[2] qui ont produit toutes ces grandes fortunes. La mine

[1] J'ai vu vendre deux armoires en acajou 1,400 piastres (7,000 fr.), elles n'en eussent pas valu plus de 500 à Mexico.

[2] A quatre lieues de Guanaxuato.

de la Luz proprement dite, a donné 15 millions de piastres de dividende à ses actionnaires et à l'*avieur*, M. Perez Galvez. Celle de Santa-Lucia leur en a laissé à peu près autant. On donne le nom d'*avieur* à celui qui poursuit à ses frais et risques les travaux d'une mine. S'il trouve de riches filons, il perçoit ordinairement la moitié des produits après s'être remboursé de ses avances. Sa mise de fonds doit être considérable pour espérer de bons résultats. Ce n'est qu'en faisant un sacrifice de 2 ou 300,000 piastres qu'on arrive à des gisements abondants. Dans la mine de l'Asuncion, par exemple, où l'on avait déjà creusé jusqu'à 440 mètres de profondeur, en 1852, sans avoir encore coupé la veine, les avances de l'*avieur* (maison Perez Galvez) montaient à 450,000 piastres; et, depuis, les travaux n'ont pas encore donné de résultats satisfaisants.

On comptait en 1850 soixante-dix mines dans l'État de Guanaxuato[1], et quarante usines de premier et de second ordre[2] faisant mouvoir onze cent trente-deux moulins (*arrastres*) (89). Les capitaux déboursés cette même année-là pour les travaux des mines et des usines furent évalués à 3 millions de piastres. L'hôtel des Monnaies de Guanaxuato frappa dans le même temps 8,466,430 piastres et 44,342 onces d'or (90). Depuis le 1er janvier 1827 jusqu'au 31 décembre 1851,

[1] Il y avait 38 mines en pleine activité, et 32 seulement entretenues (*amparadas*) pour que les actionnaires ne perdissent pas leurs droits.

[2] C'est-à-dire *haciendas* et *zangarros*.

elle a frappé pour une valeur de 99 millions de piastres, dans laquelle les dix premières années figurent pour 59 millions, c'est-à-dire pour plus de la moitié de ce qu'a donné toute la période de vingt-cinq ans[1]. Depuis la même époque, le produit moyen de toutes les mines du Mexique n'a pas été inférieur à 20 millions de piastres par an.

Les mines du Mexique ont donné les neuf dixièmes de tout l'argent qui circule dans le monde entier, et celles de Guanaxuato fournissent à elles seules les trois quarts de ce qu'on tire annuellement du sein de la terre. L'exploitation des mines est donc une industrie importante pour le Mexique. Cependant, loin de protéger, d'encourager le développement de cette source de richesses, le fisc a grevé l'argent, à sa sortie de la terre, de 3 p. 100 de droits nationaux, de 4 p. 100 de droits de circulation, de 6 p. 100 de droits d'exportation, enfin, d'un réal par marc pour droits dits de *mineria*, sans préjudice, bien entendu, des contributions ordinaires et extraordinaires imposées aux matières nécessaires à l'extraction et au bénéfice de ce métal, comme la poudre, le mercure, le sel, etc. Ce n'est pas tout : le mineur est obligé de porter son argent à la Monnaie pour être converti en pièces qui n'ont cours qu'au Mexique. Il a donc à supporter des frais de monnayage, un déchet inévitable, et la perte d'une partie de l'or qui se trouve contenu dans son argent; car la séparation de l'or se fait au Mexique

[1] Cette notice statistique est tirée du mémoire de M. le gouverneur Muñoz Ledo, présenté à la législature de l'État en 1852.

d'une façon trop onéreuse pour laisser du profit, si l'argent en contient moins de 16 grains par marc. Et quand les piastres arrivent en Europe, il y a encore de nouveaux frais et un nouveau déchet à supporter pour défaire ce qui a été fait au Mexique; car là on ne reçoit pas les piastres comme numéraire; on ne les achète que comme métal, pour leur redonner ensuite la forme qui convient aux marchés où elles doivent servir à l'échange.

Que dirions-nous des économistes anglais, s'écrie M. Stephenson[1], s'ils ne permettaient l'exportation de leur fer que sous la forme de couteaux, par exemple, et même à la condition que ces couteaux ne serviraient à aucun autre peuple, de sorte qu'on serait obligé de les porter de nouveau à la forge pour en faire des barres, des socs de charrue, etc.? Nous croirions certainement que ces hommes ont été abandonnés de Dieu, qu'ils sont tombés dans le crétinisme. C'est cependant ce que les économistes mexicains font depuis trente ans, sacrifiant ainsi l'industrie nationale, l'intérêt du commerce et celui de tout le monde, pour un revenu dont l'importance ne répond certainement pas au mal qui a été fait. Il n'y a de changé dans les deux opérations économiques que le nom du métal.

Faisons observer aussi qu'on ne peut exporter l'argent transformé en piastres que par certains ports et à certaines époques, ce qui est une entrave au commerce et un embarras pour le négociant, qui souvent

[1] *Reformas de hacienda*. Guanajuato, 1855.

a besoin de faire des remises d'argent à l'extérieur, dans le plus bref délai.

Comme les droits de circulation et d'exportation font éprouver de grandes pertes aux négociants, ils se voient forcés d'élever le prix de leurs marchandises, de sorte que c'est la nation entière et le pauvre en particulier qui souffrent de cette mauvaise législation.

Peu d'industries ont été aussi maltraitées par le gouvernement mexicain que celle du mineur. On ne doit donc pas s'étonner de voir tant de gens se ruiner dans le travail des mines, lesquels s'y enrichiraient sans doute sous une administration plus paternelle et plus logique. Du jour où le gouvernement permettra la libre exportation en lingots de l'argent et de l'or, sans imposer à ces métaux ni taxes ni entraves, on pourra bénéficier du minerai d'une loi beaucoup plus basse que 5 marcs par 32 quintaux [1], et on exploitera avec profit une infinité de filons, qui se trouvent maintenant abandonnés parce qu'ils ne sont pas assez riches pour soutenir des charges aussi pesantes. La ville de Guanaxuato entrera alors dans une ère de prospérité qu'elle n'a pas encore connue : on reprendra tous les filons abandonnés; on en travaillera une foule d'autres qui sillonnent les montagnes de cette partie des Cordillères, et je ne crains pas d'être taxé d'exagération en pronostiquant qu'au lieu de 5 à 6 millions de piastres que l'État de Guanaxuato produit annuellement, il en fournira 12 ou 15 à la circulation.

[1] On compte par 32 quintaux à Guanaxuato et par 30 à Real del Monte.

La plaine du Bajio, que nous retrouvons en sortant de Guanaxuato, s'étend depuis Léon jusqu'à Queretaro; elle a environ soixante lieues de long sur huit à dix de largeur. Une diligence légère et rapide nous porte à son extrémité la plus reculée, en passant par les petites villes d'Irapuato, de Salamanca et de Celaya, renommées pour la fertilité de leurs campagnes.

Les terres du Bajio rendent communément trente grains de blé pour un, sans jamais recevoir d'engrais. Seulement on a soin de les tenir en jachère un an sur deux. Ce repos suffit pour leur rendre toute leur vertu productive. Il y a aussi quelques petits cantons où l'on récolte cinquante à soixante pour un [1] chaque année, et toujours sans engrais. C'est ce que l'on voit, par exemple, dans la belle hacienda appelée Cañada de Negros, à quelques lieues de Léon.

On se fera une idée de cette prodigalité de la cérès mexicaine en réfléchissant que l'on ne récolte en France que sept fois la semence, terme moyen, et quinze fois dans les meilleurs terrains.

Chose surprenante! au sein d'une telle abondance des biens de la terre, on rencontre plus de mendiants qu'ailleurs : ils pullulent dans les petites villes du Bajio (91). A peine la diligence s'arrête-t-elle, qu'un cercle de gueux déguenillés, d'aveugles, de gens mutilés, se forme autour des portières. Leurs prières sont si instantes, que, quoique la mendicité éhontée inspire peu d'intérêt, on ne saurait y rester sourd : on leur

[1] Voyez l'*Essai sur la Nouvelle-Espagne* de M. de Humboldt.

jette bien vite une aumône pour se délivrer de leur importunité.

Aucune grande rivière n'arrose la plaine du Bajio; les ruisseaux mêmes y sont fort rares. Mais on remédie à ce défaut naturel par des barrages d'une grande étendue, où l'on retient l'eau des pluies qu'on répand au printemps, lorsque les moissons commencent à souffrir de la sécheresse.

Queretaro est une ville de 40,000 âmes environ. Elle est remarquable par l'étendue de ses habitations, la belle verdure de ses alentours, les fleurs de ses jardins, et, enfin, par la douceur de son climat.

Deux chaînes de collines, qui se rapprochent l'une de l'autre à un mille de la promenade publique, forment un vallon où murmure un ruisseau d'eau limpide. Une infinité de cases et de petits jardins en décorent les rives; les Indiens y cultivent des arbres fruitiers, des légumes et des fleurs. C'est le Santa-Anita de Queretaro : le dimanche, le peuple s'y rend pour tresser des couronnes de fleurs et se régaler de feuilles de laitue.

Une belle fabrique de toile de coton a été bâtie à l'entrée du vallon, sur les bords du ruisseau dont les eaux servent de moteur à ses machines. Elle appartient à un riche Espagnol, M. Cayetano Rubio. C'est le plus grand établissement de ce genre qui existe au Mexique : il consomme 15,000 quintaux de coton par an, et occupe 3,000 ouvriers.

La fabrication des toiles de coton, pour l'usage des gens du peuple, est la principale industrie fabrile du

Mexique. On compte quarante-deux fabriques disséminées sur le vaste territoire de la république. Elles font travailler 10,816 ouvriers des deux sexes, et consomment ensemble 125,833 quintaux de coton, dont la plus grande partie vient des États-Unis.

Au delà de Queretaro, la route devient fort mauvaise pour les voitures. Les diligences mexicaines franchissent en courant les aspérités du terrain, et le voyageur, violemment secoué par les cahots, arrive le corps brisé à la couchée.

Le pays qu'il a traversé est aride et triste; rien dans le paysage ne saurait le dédommager des incommodités qu'il a souffertes; à peine garde-t-il un souvenir de San-Juan del Rio, qui s'élève au bord d'une rivière ombragée de saules, comme une oasis dans le désert. D'ailleurs il a appris à redouter les abords de cette ville aux riantes couleurs : une population égoïste l'habite. Il se verrait attaqué jusque dans ses faubourgs par les voleurs de grands chemins sans espoir qu'on lui portât secours. La diligence a été souvent arrêtée au delà du pont qui forme l'entrée de la ville du côté du nord, et les habitants sont restés, du haut des terrasses de leurs maisons, tranquilles spectateurs du dépouillement des voyageurs; aucun n'a pris les armes pour les défendre.

C'est aussi ce qui est arrivé en 1848, quelques jours avant mon passage par cet endroit. Les voleurs, au nombre de douze seulement, étaient si sûrs qu'ils n'avaient rien à craindre de la part des habitants, qu'ils procédèrent méthodiquement et sans se presser

au vol de la diligence, se faisant ouvrir les malles et les ballots, mettant de côté ce qu'ils trouvaient à leur convenance, et éparpillant le reste sur la route. Pendant ce temps-là, les voyageurs, couchés à plat ventre dans la poussière, n'osaient faire un mouvement, de peur d'être maltraités ou même tués par les bandits.

Si les députés au congrès eussent compris une fois dans leur vie toute la portée de leurs devoirs, ils eussent décrété sans doute qu'en punition de ce crime de lèse-humanité, San-Juan del Rio porterait à l'avenir, dans les actes publics, le surnom de l'*infâme*. Ce n'est qu'en stimulant l'amour-propre des sociétés comme des individus, par l'espoir de la gloire et par la crainte de l'ignominie, qu'on peut espérer qu'elles s'amenderont un jour. Mais cet acte inouï de lâcheté ne fit aucune impression sur l'esprit des Mexicains. Les journaux ont rapporté le fait simplement, sans montrer la moindre indignation; et il n'y a plus aujourd'hui que ceux qui en ont été victimes qui se souviennent du hideux égoïsme des habitants de San-Juan del Rio.

Nous rentrons à Mexico sept ans après l'avoir quitté. De grands changements y ont eu lieu dans les choses et dans les personnes. Les principales rues se sont remplies de magasins élégamment décorés; partout on a bâti des maisons superbes, on a ouvert des hôtels splendides pour les voyageurs. Un nouveau théâtre s'est élevé, aussi beau que celui de Santa-Anna. Le quartier dit de Nuevo-Mexico s'est considérablement agrandi, et a été rebâti presque en entier. C'est là que se trouvent réunis les ateliers et les fabriques,

c'est là qu'habitent la plupart des artisans étrangers.

A l'intérieur, les améliorations ne sont pas moins remarquables : une toilette simple et de bon goût a remplacé le déshabillé choquant des maîtresses de maison; le service de la table est plus propre, les mets mieux préparés. Les dames du grand monde n'ont déjà plus ce ton et ces manières uniformes qui mettaient jadis toutes les classes de la société au même niveau. Chaque jour s'épure le goût des Mexicains pour les beaux-arts, et s'étend leur instruction en littérature.

La presse, qui pendant tant d'années n'avait servi qu'à imprimer des *Agnus* et des journaux mal écrits, se trouve élevée à de plus nobles fonctions; elle publie les productions de l'esprit d'un peuple chez qui la faculté d'imitation est fort développée, le jugement droit et le travail facile.

Les gens de bonne compagnie qui voyagent maintenant dans les provinces éloignées de la capitale, où le ton, les manières, les usages sont restés arriérés, s'aperçoivent bien vite que le *Zurriago* [1] ne disait pas tout à fait vrai, lorsqu'il réduisait à la *mode du bifteck* et à l'*anoblissement des pommes de terre* les bienfaits de la civilisation apportés aux Mexicains par les Européens depuis la proclamation de l'indépendance. Le pays a considérablement avancé en tout depuis la déchéance de l'empire espagnol (92).

[1] Petit journal critique, fort bien écrit, dont les derniers numéros ont été publiés en 1843. M. le comte de la Cortina en était le rédacteur.

Il est aussi à remarquer que le perpétuel contact des Mexicains avec les étrangers leur a déjà fait perdre une partie de leurs préventions contre eux, et qu'en général ils leur sont bien moins hostiles qu'il y a vingt ans.

Les éloges dont la nation mexicaine s'est rendue digne, au point de vue du progrès, ne s'étendent malheureusement point à la politique intérieure : l'administration est déplorable; le mal n'a fait qu'empirer.

Les libéraux modérés, les conservateurs et les ultra-libéraux divisent la nation, et se succèdent tour à tour au pouvoir. Les premiers gouvernent avec assez de légalité; mais sous eux le pays n'avance que fort peu; ils maintiennent les abus et sont avares de réformes libérales. Les seconds, au contraire, sont prodigues d'institutions nouvelles; mais ils vont les chercher dans la poussière de l'histoire, et font reculer leur pays de cent ans. D'ailleurs ils gouvernent tyranniquement et disposent un peu trop facilement de la liberté et de la vie des citoyens. Les troisièmes sont des brouillons. Toutes les fois qu'ils gouvernent, ils jettent le pays dans le chaos : aussi leur règne est-il toujours éphémère. Sans doute quelques-uns d'entre eux veulent sincèrement le bonheur de leur patrie; mais, pour le lui procurer, ils ne savent pas mieux s'y prendre que nos républicains de 1848. Ils prétendent faire en un jour ce qui est l'œuvre du temps.

On a vu souvent depuis trente ans les affaires du Mexique fort embrouillées; mais on entrevoyait toujours un remède au mal. Le sort de cette nation

n'était jamais si désespéré qu'on ne pût tracer aux chefs du gouvernement une ligne de conduite qui en assurât la tranquillité intérieure et l'indépendance. Mais aujourd'hui le mal paraît incurable aux plus clairvoyants. Le Mexique semble être dans une de ces dernières convulsions qui amènent l'agonie et la mort. Déjà la gangrène a gagné tout le corps social : la démoralisation est partout. Le clergé, comme toujours, agit sans prudence et contrairement à ses véritables intérêts. Les militaires, prenant pour modèles les prétoriens de Rome dégénérée, vendent le secours de leur épée au plus offrant, et se font un jeu du parjure. Les revenus de l'État n'ont jamais été plus dilapidés que depuis 1852 jusqu'à la présidence de M. Comonfort [1] (93). Des troupes de bandits ravagent impunément les haciendas; les déprédations des Apaches et des Comanches, leur férocité, rendent les provinces du nord inhabitables. Dans plusieurs endroits, les Indiens cultivateurs se trouvent en rébellion ouverte contre les blancs. Alvarez, dans le sud, est toujours sur le point de quelque dissidence avec le pouvoir exécutif. La menace de la scission du nord, celle de la proclamation de la république de la Sierra-Madre [2], tiennent les esprits en suspens. Enfin les citoyens qui sont sortis sans tache du pêle-mêle politique, et ceux qui ne prennent aucune part aux affaires publiques,

[1] Fin de 1855.

[2] On prête à Vidaurri, qui commande dans le nord, l'intention de déclarer son État indépendant et de s'unir ensuite aux Américains.

sont découragés, et s'enferment dans un profond égoïsme.

Au spectacle d'un tel désordre, du conflit interminable des partis, de l'anarchie qui gagne à chaque heure quelques pouces de terrain, et de l'abattement de cette nombreuse partie de la nation qui souffre de ces orgies politiques, de ces bouleversements, de ce brigandage, et rêve un Messie qui la délivre de tant de maux, que peut-on pronostiquer sur l'avenir de ce malheureux peuple, sur ce Messie qu'il appelle de ses vœux? Hélas! on ne signale guère que le géant américain qui puisse répondre à son appel et mettre ordre à un tel chaos; mais il absorbera dans son intérêt propre, dans l'unité de sa puissance, les rêves des partis, les intérêts généraux, les intérêts privés, la religion de l'État, l'indépendance nationale. Déjà il considère avec plaisir les troubles, les malheurs de la république sa voisine; il convoite le reste des beaux domaines que le traité de Guadalupe lui a laissés, et guette l'occasion de se jeter sur sa proie, comme l'araignée sur la mouche qui bourdonne autour de sa toile.

Le Mexique gagnerait beaucoup à passer sous la domination anglo-saxonne : je ne prétends pas le nier; mais les Mexicains eux-mêmes y perdraient infiniment. J'ai fait connaître dans la note 12 ce qu'ils ont à craindre de l'annexion de leur pays aux États-Unis, et je pense qu'il serait injuste et impolitique aux nations d'Europe de les abandonner au sort qui les menace.

Parce que les Mexicains ne savent pas encore se gouverner eux-mêmes, doit-on les priver pour cela de leur indépendance comme peuple, et de leurs éléments de bonheur comme individus? Cela ne saurait être juste, car ce serait punir dans les générations à venir les fautes de leurs pères, iniquité que nous déplorons pour la Hongrie et la Pologne, et à laquelle nos armes ont mis fin en 1828 pour une partie de la Grèce.

Le malheur du peuple subjugué est d'ailleurs d'autant plus sensible, que ses dominateurs ont moins de points de ressemblance avec lui dans sa religion, dans ses coutumes, dans son caractère, dans ses goûts, dans les facultés de son intelligence. Or, les Anglo-Américains ne sauraient jamais sympathiser avec les Mexicains, parce qu'ils sont intolérants [1] en matière de religion, et que les Mexicains sont le peuple le plus tolérant du monde; parce qu'ils sont grossiers dans leur ton, dans leurs manières, et que personne n'est plus poli qu'un Mexicain; parce qu'ils n'ont pas la moindre disposition pour les arts libéraux, et que les Mexicains ont l'instinct du beau parfaitement développé; parce qu'ils ont l'esprit spéculateur, et que les Mexicains ont l'imagination poétique; enfin parce qu'ils apporteraient avec eux l'esclavage, et que les Mexicains verraient avec horreur fouetter des hommes qu'ils sont déjà habitués à regarder comme des frères.

Soumettre les Mexicains aux Anglo-Américains

[1] L'exactitude de cette expression est prouvée dans la note 12.